

Nos luttes cachent des sanglots

Ahmad Ashraf
Bayard, mars 2011
201 pages, 16 €

Une chose est certaine : après avoir parcouru le témoignage d'Ahmad Ashraf, on voudrait lire plus souvent de tels récits à propos de l'Afghanistan. La littérature sur le sujet foisonne depuis quelques années sur les rayons des librairies. Il s'agit en particulier du travail de journalistes ou de militaires. Mais leur approche est très souvent « occidentale », et trop fréquemment axée sur l'aspect géopolitique (qui a, malgré tout, son importance). Même si cela permet d'aborder une certaine réalité, on regrette que la parole ne soit pas davantage donnée aux acteurs de premier plan de ce pays, en l'occurrence les Afghans eux-mêmes.

C'est chose faite ici, avec ce récit vivant, prenant, poignant. La vision sans concession adoptée par l'auteur, doublée d'une écriture ciselée (qui n'est pas sans rappeler *La Beauté et l'Enfer* de Roberto Saviano, ou encore les récits d'Anna Politkovskaïa), permet de ne pas tomber dans le manichéisme ou dans une forme de naïveté qui auraient pu facilement rebuter et laisser nombre de lecteurs sur le bord de la route.

Arrivé en France au début des années 1990 afin d'échapper aux islamistes, Ahmad Ashraf nous fait partager son retour aux sources, nous livre quelques bribes de son passé, inscrivant son propre parcours dans la trame de l'histoire contemporaine de l'Afghanistan, « *pays de l'éternité en guerre* » (pour reprendre l'expression du chercheur Olivier Roy), aux confins des continents asiatique, oriental, indien, subissant diverses invasions (soviétique, britannique, américaine), et n'ayant jamais vraiment eu le choix de son propre avenir. En outre, l'auteur exprime frontalement, mais avec une vraie sensibilité, des questions existentielles... y compris avant d'être



envoyé sur le champ de bataille : « *Oui, j'ignore ce qu'est la guerre, à ce moment-là. C'est vrai. J'en connais les conséquences. Mais j'en ignore la poussiéreuse, métallique et folle réalité. Je n'ai jamais participé à un combat, je n'ai jamais vu comment l'armée constitue des prisonniers, installe des mines, prépare des missions, bombarde ou rase des villages. Du jour au lendemain, cet enfer deviendrait concret* » (p. 65). Installé en Isère, où il exerce comme neurochirurgien au CHU de Grenoble depuis plusieurs années, Ahmad Ashraf retourne régulièrement dans son pays natal, notamment pour des missions humanitaires. Après avoir parcouru ce récit, d'une sincérité viscérale, on ne souhaite qu'une chose : qu'il continue de livrer des écrits de cette trempe.

Jérôme Diaz



L'Ame en sang

Réalisation : Olivier Morel
Documentaire, 2011
Durée : 93'
Production : Arte-Zadig Productions

PTSO : nom donné au symptôme post-traumatique, autrement dit névrose de guerre, qui est le sujet de ce film. On y voit la société américaine coupée en deux. D'un côté, les flonflons des cérémonies militaires, les surfeurs sur les vagues du Pacifique. De l'autre, les vétérans, de retour d'Irak. De tous âges, certains très jeunes, envoyés là-bas à 19 ans. « *I'm so happy to be home* », chante l'un d'entre eux. Sauf qu'au retour, ils sont définitivement coupés de la vie normale,

de leur famille, de tous les autres, dont ils répètent qu'ils ne comprennent rien. D'ailleurs ils sont parfois incapables de parler ; ou du moins de parler sans pleurer. Ils deviennent marginaux, parfois SDF, alcooliques ou bourrés de médicaments, ou les deux, hyperangoissés, insomniaques, hallucinés, suicidaires. Ils revivent à l'infini ce qu'ils ont vécu là-bas, jusque dans leurs rêves.

En face d'eux, des parents impuissants et une administration militaire qui refuse de prendre ses responsabilités. Les vétérans se plaignent de ne trouver aucune aide, aucun interlocuteur – au mieux un médecin qui vient leur expliquer que c'est une guerre juste : difficile à croire quand on connaît les mensonges de George Bush, quand on a été affecté dans la prison d'Abu Ghraib ou quand on a reçu l'ordre de conduire le convoi sans s'arrêter, même si un enfant surgit sur la route. On retrouve d'ailleurs chez les médecins la même division entre ceux qui savent ce qu'est une guerre et ceux qui en parlent sans savoir : membres du personnel médical envoyés au front sans y être préparés, même en traumatologie, et sans être préparés à ce qu'ils vont voir. Au retour, les médecins de l'administration des vétérans ne prennent en charge que les blessés et renvoient les souffrances mentales à l'indifférence.

Ce film est moins le procès de la guerre d'Irak qu'un réquisitoire contre la guerre en général et sur l'un de ses dégâts collatéraux. Pas le pire, mais effrayant : une jeunesse perdue, atteinte d'une maladie qui est un véritable « cancer de l'esprit ». Au mieux, ces anciens soldats constituent une association des vétérans contre la guerre, partent vivre ensemble au fond des bois avec une guitare, parce qu'ils ne savent plus « *vivre normalement* ».

Nicole Savy, responsable
du groupe de travail
Égalité femmes-hommes ;
les droits des femmes